Témoigner sur Tchernobyl : les sciences humaines et l'art face à la catastrophe

Guillaume Grandazzi, Frédérick Lemarchand, Virginie Symaniec

▶ **To cite this version:**

Guillaume Grandazzi, Frédérick Lemarchand, Virginie Symaniec. Témoigner sur Tchernobyl : les sciences humaines et l'art face à la catastrophe. Dépelteau François; Lacassagne Aurélie. Le Bélarus : l'État de l'exception, Les Presses de l'Université Laval, pp.363-380, 2003, 2-7637-7972-7. hal-02126056

HAL Id: hal-02126056

https://normandie-univ.hal.science/hal-02126056

Submitted on 10 May 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Grandazzi G., Lemarchand F., Symaniec V., « Témoigner sur Tchernobyl : les sciences humaines et l'art face à la catastrophe », in : Dépelteau F. et A. Lacassagne (dir.), *Le Bélarus : l'État de l'exception*, Sainte Foy (Québec), Les Presses de l'Université Laval, 2003, p. 363-380.

Témoigner sur Tchernobyl : les sciences humaines et l'art face à la catastrophe

G. Grandazzi, F. Lemarchand, avec le concours de V. Symaniec

Quinze ans après l'accident de la centrale de Tchernobyl, sept millions de personnes vivent aujourd'hui, et pour longtemps encore, dans les territoires contaminés de Biélorussie, d'Ukraine et de Russie. On peut aisément comprendre les raisons pour lesquelles les pays les plus nucléarisés du monde ont tout mis en oeuvre pour dissimuler cette histoire et tenté, par différents moyens médiatiques et scientifiques, de « faire passer » et/ou d'occulter ce passé. On pourrait également comprendre les raisons pour lesquelles l'Histoire, dans son sens moderne d'histoire des vainqueurs[1], ne parvient pas à prendre sens autour d'un tel passé, à l'instar de la Shoah ou d'Hiroshima. Cette histoire-là, celle de la première catastrophe technologique civile majeure de l'humanité, n'a pas produit de héros : les « liquidateurs », glorieusement sacrifiés sur l'autel des intérêts supérieurs de l'État et de la rationalité technique, agonisent silencieusement dans les hôpitaux. Elle n'a pas engendré non plus de grand récit : elle ne figure pas dans les livres d'histoire. Mais elle n'en a pas disparu pour autant de la mémoire ni du quotidien des millions de personnes dont elle a littéralement changé le monde. Ainsi, persuadés que seule la mobilisation de ces mémoires de vaincus, individuelles ou collectives, de ces mémoires silencieuses des « sans parole » sera véritablement « à la hauteur » pour rendre compte de la situation dans sa dimension inédite et radicalement nouvelle pour l'humanité, c'est-à-dire à hauteur d'homme, quelques écrivains, artistes, metteurs en scène ou réalisateurs ont envisagé d'en livrer l'expression à partir du recueil des témoignages, au travers de diverses œuvres, dont la plus retentissante aura indéniablement été celle de l'écrivain biélorusse Svetlana Alexiévitch : *La Supplication*, vendue à des centaines de milliers d'exemplaires à travers le monde, et désormais adaptée au théâtre. Partageant le même souci et la même attention à la question du témoignage, le recueil de la parole des habitants des zones contaminées, dans le cadre d'une recherche à caractère socio-anthropologique menée en Biélorussie de 1997 à 1999, nous amène à penser que les sciences humaines et l'art sont susceptibles de produire du sens quant à ce qu'on pourrait qualifier, en empruntant l'expression à Günther Anders (1995), de « bloc saillant de l'histoire », alors que les sciences « dures », principalement sollicitées dans le cadre des tentatives de compréhension de la catastrophe et de gestion de ses conséquences, contribuent à occulter la dimension métaphysique et politique de Tchernobyl.

Le vingtième siècle comme « monstre historique »

La question à laquelle nous renvoie l'histoire du XX^{ème} siècle, parmi les décombres des deux guerres mondiales, du nazisme et du stalinisme, et à présent ceux de la catastrophe nucléaire, est finalement celle de la fin de l'historisme, c'est-à-dire de l'écriture de notre propre histoire comme récit fondateur pour les générations à venir. « Le vingtième siècle est un monstre historique, réfractaire à tout rangement dans la succession des époques humaines », remarque Alain Finkielkraut (2000). Comment écrire une histoire sur une série de catastrophes, le plus souvent ramenées à des « erreurs du passé » ? Que faire des fragments épars de la mémoire des vaincus ?

[1] Walter Benjamin définissait l'histoire, dans son sens moderne, comme « le récit de ceux qui, ayant remporté la victoire, participent à ce cortège triomphal où les maîtres d'aujourd'hui marchent sur les corps des vaincus d'aujourd'hui », *in* « Sur le concept d'histoire », *Ecrits français*, Paris, Gallimard, 1991.

Est-il possible, et quelles en sont les conditions de possibilité, de constituer une histoire positive, un hommage à l'humanité saisi dans la résistance et non la seule histoire négative de la défaite ? Toute histoire, en tant que récit, du mythe à l'histoire moderne, est porteuse et épouse à la fois une définition de l'humanité de l'homme, reflet de l'imaginaire social et historique qui la sous-tend. Comme la mythologie pouvait définir l'homme sauvage ou le Grec ancien, l'histoire moderne a produit l'homme fort, autonome, qui devait s'émanciper de sa condition, quelle que soit la voie choisie[2]. Ainsi, l'homme de l'âge atomique se devait-il d'être l'aboutissement de ce long processus, inauguré avec les Lumières, qui devait le conduire à occuper une position de maîtrise totale sur la nature et sur le monde. Mais à l'homme générique, idéal et abstrait de la philosophie, s'est substitué, dans sa triste concrétude, l'homme social et historique que la division du travail et la domination technique ont réduit à l'état de vaincu. L'homme des zones contaminées n'est pas le surhomme promis par l'idéologie soviétique, mais l'homme vulnérable qui cherche à affirmer, voire à redéfinir son humanité, dans un monde devenu incompréhensible et inhabitable. Le silence criminel et l'effacement des traces entretenus par le lobby nucléaire international – en tout premier lieu, l'AIEA[3] – face à la catastrophe de Tchernobyl, contribuent à nier l'humanité de l'homme de Tchernobyl, des habitants des territoires contaminés quels que soient leur appartenance culturelle, leur âge ou leur position sociale. Ce même lobby, relayé par les autorités locales, s'évertue à produire une fiction historique banalisée, ramenant la catastrophe à un banal accident, thèse étayée par d'innombrables travaux « scientifiques » et saisissable à leur tour par les institutions politiques, nationales et internationales. On a pu entendre un responsable de l'AIEA dire des zones contaminées qu'elles constituaient « un bon laboratoire » de mesure que l'on n'aurait pas pu faire en Europe. Paradoxalement, dès que l'on réalise, comme certains scientifiques biélorusses, des mesures sérieuses, elles sont systématiquement remises en cause. Témoigner de Tchernobyl, c'est donc participer à la reconnaissance de l'humanité (qui outrepasse à notre sens, par sa dimension collective, le concept plus réducteur de « dignité » des personnes) des survivants de la catastrophe. Si la place réservée à cette question est, dans les innombrables travaux scientifiques écrits sur Tchernobyl, quasi inexistante, des institutions telles que le Tribunal Permanent des Peuples, ou d'autres plus locales (Théâtres, Universités, …) ont entrepris de donner à cette histoire une place, appelant à la barre des témoins, des scientifiques, des politiques, dont certains ont pris de réels risques, eu égard aux pratiques de rétorsion en vigueur dans les régimes politiques de leurs pays. Mais la parole des témoins ne saurait se limiter à celle des seuls spécialistes ou protagonistes de la gestion de la catastrophe, même critiques. Il existe une autre catégorie de témoins, les témoins silencieux, les sans parole, constituée par les quelque sept millions d'habitants des zones contaminées.

Dans une époque de catastrophe, le XX^{ème} siècle, le témoignage acquiert une valeur heuristique particulière, contenue pour le philosophe Paul Ricœur (2000) dans sa véracité plus que dans sa vérité, en ce qu'il exerce un pouvoir critique contre la narration historiciste des vainqueurs. Le témoin est ainsi conduit à entretenir un rapport de plus en plus étroit avec l'événement, voire l'exception, avec ce qui échappe au temps ordinaire. Et plus particulièrement depuis la chute du mur de Berlin et la délégitimation des « grands récits » de la modernité ainsi nommés par le philosophe Jean-François Lyotard (1979), qui marquent la fin d'une certaine conception de l'Histoire, on pourra s'interroger sur ce qui fonde la légitimité, et donc la crédibilité du témoin. C'est que le témoignage, dans son rapport à l'histoire, pose la question du nombre. Si, d'un point de vue heuristique, un seul témoignage vaut à lui seul tous les témoignages, un seul rescapé pouvant attester de la réalité d'une

[2] B. Moore (1983) analyse trois modes distincts d'apparition de la société moderne : la voie bourgeoise (rupture révolutionnaire avec le passé), la voie fasciste (pas de soulèvement révolutionnaire), la voie communiste (révolution paysanne).

[3] Agence internationale pour l'énergie atomique.

expérience vécue, sa seule voix n'est pas crédible pour autant. C'est en ce sens que Svetlana Alexiévitch définit son mode d'écriture comme un « récit à plusieurs voix », à partir de son travail sur l'expérience de la catastrophe de Tchernobyl, pour donner un sens historique à l'ensemble des petits récits recueillis, des expériences singulières de la catastrophe. Nous pourrions dire, en d'autres termes, empruntés au sociologue américain Charles Wright Mills (1967), qu'il s'agit de transformer, par le recueil et la diffusion de témoignages, une expérience vécue le plus souvent comme une épreuve personnelle et locale (que la culpabilisation engendrée par le discours des autorités renforce), en enjeu collectif de structure sociale (ce qui émerge dans les – rares – manifestations publiques anti-Tchernobyl).

Les deux paradigmes de Tchernobyl

Aborder, par le témoignage, la question de l'humanité de l'homme de Tchernobyl, dans sa diversité d'expressions, nous place devant un double écueil que les penseurs de la Shoah connaissent bien : celui du statut d'exception et/ou de banalisation que l'on peut accorder à l'événement. Nous pourrions ainsi ramener les différentes formes d'appréhension de la catastrophe de Tchernobyl à deux grands paradigmes, entre lesquels elles oscillent en permanence : le premier, que nous pourrions nommer provisoirement « rationaliste et matérialiste », inscrit dans un imaginaire de la continuité historique – la catastrophe de Tchernobyl est une catastrophe comme une autre sur laquelle nous devons trouver prise et dont la véritable nature est placée devant nous – repose sur l'idée que les forces productives, la science et la technique pourraient contribuer à fournir une solution pratique aux problèmes sanitaires que pose aux populations la vie en territoire contaminé. Cette position est illustrée notamment par le combat mené conjointement depuis dix ans par des scientifiques résistants et humanistes biélorusses (le physicien Vassily Nesterenko et le médecin Youri Bandazhevsky) et occidentaux (les physiciens Roger et Bella Belbéoch, les médecins Michel et Solange Fernex) et par le réalisateur – et en l'occurrence traducteur Wladimir Tchertkoff[4]. La praxis joue pour eux un rôle fondamental, conduisant Nesterenko et Bandazhevsky, bravant les menaces politiques[5], à entreprendre un immense travail scientifique de mesure radiologique et d'expertise médicale dans les zones contaminées, pour ensuite mettre en œuvre des solutions pratiques susceptibles de faire décroître le taux de contamination des enfants en particulier, en ayant recours à la production massive de pectine de fruit[6].

Le second paradigme, que nous nommerons, là encore provisoirement, « métaphysique », relève du sentiment que nous serions en présence d'un monde radicalement nouveau, d'un inédit nous dépassant en tout point, insaisissable par le prisme de nos représentations du monde, qu'elles soient ou non scientifiques. Ce radicalement nouveau tiendrait en grande part dans le radicalement-non-humain qui habite la nature en proie à l'artifice technique – la contamination radioactive –

[4] Réalisateur de deux documentaires sur l'oubli des liquidateurs des conséquences de la catastrophe de Tchernobyl. Nous avons eu le plaisir de l'inviter à participer à nos travaux de l'année 2000, autour de l'ouvrage de S. Alexiévitch, *La supplication.*

[5] Le Pr. Bandazhevsky, dont les travaux remettent en cause l'approche médicale « officielle » reconnue par les autorités internationales, en montrant notamment le rôle délétère joué par les faibles doses de radioactivité dans la durée sur l'ensemble des organes du corps humain (ce qui permet du coup d'expliquer la morbidité générale de la population des zones contaminées et la forte mortalité qui y règne) a été incarcéré et torturé durant six mois. Suite à cette arrestation arbitraire (personne n'a jamais pu prouver le motif de corruption qui a servi d'alibi), il a été démis de ses fonctions de recteur de l'Académie des Sciences de Gomel, certains de ses travaux ont été détruits, pour être finalement condamné, le 18 juin 2001, à une peine de huit ans de détention par le tribunal militaire auprès de la Cour Suprême de la République du Bélarus. D'une manière générale, tous les chercheurs réfutant les thèses officielles ont fait l'objet de pressions diverses allant jusqu'à la tentative de liquidation. De la même façon, on observe la multiplication ces dernières années des disparitions mystérieuses d'opposants au régime ou de personnalités devenues "indésirables".

[6] La pectine aurait pour particularité de fixer le césium contenu dans l'organisme et d'en faciliter ainsi l'évacuation.

bouleversant nos repères spatio-temporels autant que ceux qui nous permettaient de définir, avec Descartes, l'humanité de l'homme moderne en rupture avec la nature[7]. Cependant, cette posture théorique, adoptée par l'écrivain Svetlana Alexiévitch, ne doit pas nous laisser entendre, à l'instar de la question qu'a posé la Shoah, que nous serions confrontés à un phénomène de fait parfaitement insaisissable, donc indicible et immémorial, et dont la véritable nouveauté ne nous est pas encore révélée. Si Tchernobyl a fait advenir des conditions nouvelles d'expérimentation de la domination technique, jusque dans la gestion de la catastrophe, nous ne pouvons en revanche penser dans sa singularité et hors des conditions sociales et historiques de son apparition, un homme nouveau appelé *homo-tchernobylus.* Nous pourrions nous demander quels modes d'appropriation – néo-humaniste, méta-historique, post-scientiste – de cette question pouvons-nous mettre en œuvre, tout en postulant que *pour une part,* la nouveauté de Tchernobyl appartient encore et pour l'instant au domaine de l'impensé ? Comment imaginer transmettre une expérience de Tchernobyl ? Certains se sont trouvés face au même type d'interrogation à l'issue de leur expérience concentrationnaire. Ainsi, après avoir passé plus de dix-sept ans dans les camps soviétiques, « V. Chalamov dit quelque part que l'expérience des camps ne sert à rien. Qu'elle n'est utile que dans un camp »[8]. Si l'on partage l'hypothèse formulée par Yves Dupont (1998) selon laquelle il s'agit de « considérer la catastrophe de Tchernobyl comme la première manifestation spectaculaire de ce que seront la vie et les rapports sociaux dans les "économies techno-scientifiques" », alors la transmission de l'expérience de Tchernobyl doit être envisagée comme une question cruciale de l'époque, alors que le monde est devenu laboratoire. « Plus d'une fois, j'ai eu l'impression de noter le futur », remarquait pour sa part S. Alexiévitch.

Approche socio-anthropologique de la vie en territoire contaminé

Alors que nombre d'institutions internationales s'évertuent à banaliser l'événement et à l'inscrire dans une succession d'accidents équivalents[9], on doit au contraire considérer, à l'instar d'Yves Lenoir (1996), que Tchernobyl, plus encore qu'une catastrophe, est « une tragédie, avec des acteurs en petit nombre qui, jour après jour, décident du sort de millions de personnes maintenues délibérément dans un statut précaire, fruit de l'addition de toutes les pénuries : pénurie de moyens, pénurie de droits, pénurie d'information et pénurie d'espoir. A long terme le seul refuge accessible se trouve dans la fuite hors du réel, dans le refus de la réalité des menaces, bref dans la soumission passive à la violence subie ». L'observation de la situation d'une région contaminée de Biélorussie[10] laisse penser qu'on a bien là affaire à une bombe à retardement dont les effets se déploient dans tous les registres de la société. D'un point de vue socio-anthropologique, que nous privilégions ici, on peut dire de cette tragédie qu'elle se donne à voir comme un fait social total. Quelle que soit la posture que l'on adopte par ailleurs et le paradigme auquel on se rallie – rationaliste ou métaphysique –, force est de constater que pour les millions de personnes vivant dans les territoires contaminés, rien n'est plus comme avant l'accident et la durabilité des processus engagés interdit toute perspective de retour à une situation « normale ». C'est en effet à une transformation radicale de leur monde que se sont trouvés confrontés les habitants, le bouleversement n'étant pas réductible à l'altération de l'environnement – que la contamination a rendu totalement étranger, *méconnaissable* – ni à la dégradation de la santé des populations, mais affectant également toutes les dimensions de la vie (sociale, économique, juridique, politique, symbolique, psychologique, etc.).

[7] Ainsi que nous avons tenté de le montrer dans nos travaux de recherche.
[8] Cité par S. Alexiévitch (1995), p. 10.
[9] « L'histoire du monde industriel moderne a été marquée à de nombreuses occasions par des catastrophes comparables à l'accident de Tchernobyl, voire plus graves », peut-on lire par exemple dans un rapport de l'OCDE. Cf. Agence pour l'energie nucléaire de l'OCDE, *Tchernobyl. Dix ans déjà. Impact radiologique et sanitaire*, Paris, 1996.
[10] Dans le cadre d'une recherche effectuée pour le compte de la Communauté Européenne (Projet GERIRAD).

Avec près d'un quart de son territoire contaminé, où vivent plus de deux millions de personnes, la Biélorussie est la République la plus affectée par les retombées de l'explosion du réacteur ukrainien. Mais, outre les conséquences sanitaires et psychiques de l'irradiation et de la contamination, il convient de tenir compte, pour saisir toute la complexité de la situation post-catastrophique, des transformations sociales, économiques et politiques qu'a connu le pays ces dernières années. Les conséquences de l'accident se combinent en effet aux problèmes économiques et sociaux consécutifs au démantèlement de l'URSS ainsi qu'aux difficultés liées à l'instauration, depuis 1994, d'un régime autoritaire. Tous ces problèmes sont étroitement imbriqués et il est impossible de rendre compte de la réalité post-accidentelle sans les appréhender simultanément. Les « victimes de Tchernobyl » subissent en bloc ces conséquences dans leurs multiples dimensions : le territoire dans lequel ils vivent est contaminé, leur santé et celle de leurs enfants est atteinte ou menacée, et aux problèmes psychologiques – stress et anxiété – qu'ils éprouvent s'ajoute l'accumulation des pénuries, déjà évoquée. Alors même qu'émergeait dans les années quatre-vingt une nouvelle génération qui n'avait pas connu les pires moments des répressions staliniennes, la guerre, le déracinement et les privations, c'est une nouvelle forme de guerre – *sans ennemi*, l'exil pour certains au travers des mesures de relogement mais surtout, pour la plupart, une forme inédite de déracinement sans déplacement, et enfin de nouvelles restrictions que celle-ci allait devoir endurer à partir de 1986. Grigori Medvedev va même jusqu'à affirmer que « Tchernobyl, c'est la continuation du génocide au moyen des radiations. Le génocide a été causé par les mensonges, par la négation du danger »[11].

Pour tenter de saisir la signification que revêt, pour ces personnes, la confrontation durable à la contamination, et pour accéder à la compréhension d'un événement qui semble échapper à toute tentative d'appréhension strictement rationnelle, il nous a semblé nécessaire de recueillir la parole des victimes oubliées et silencieuses de Tchernobyl, de ces survivants *en sursis* contraints de vivre dans ce monde nouveau issu de la catastrophe et par là même détenteurs d'une expérience inestimable. C'est donc en toute humilité que nous nous sommes efforcés de saisir les modalités d'adaptation de la culture à cette situation inédite et la façon dont les habitants affrontent, pratiquement et symboliquement, cette nouveauté radicale alors même qu'ils ne disposent dans leur culture d'aucune référence, d'aucun repère susceptible d'être mobilisé pour avoir prise sur la réalité qui demeure en grande partie irreprésentable.

Confrontées à la présence invisible et permanente d'une pollution radioactive de leur environnement, dont l'hostilité et le caractère dangereux ne leur ont été révélés qu'après plusieurs années de désinformation criminelle, les populations des territoires contaminés construisent un rapport social et symbolique à la contamination, au danger, à l'espace et au temps, rapport fortement déterminé par les multiples contradictions inhérentes à leur situation. Donnée de la vie quotidienne qui conditionne les rapports pratiques et symboliques que les habitants entretiennent avec leur milieu « naturel », la contamination doit faire l'objet d'une attention et d'une prise en compte permanentes, sans quoi les répercussions sanitaires à moyen et long termes ne peuvent s'avérer que d'autant plus désastreuses. Après les tentatives infructueuses de « liquidation » des conséquences de l'accident, et dès lors que les dispositifs publics de gestion post-accidentelle ont montré leurs limites et l'inanité d'un objectif visant le retour à une quelconque normalité, c'est le caractère irréversible et irréparable de la dégradation de l'environnement, ainsi que la permanence du danger encouru, qui constituent les éléments à partir desquels ces cobayes de l'ère technologique que sont les habitants des zones contaminées doivent inventer de nouvelles conditions de vie, envisager de nouveaux rapports au territoire afin d'assurer leur permanence au monde. Le travail de deuil apparaît donc

[11] G. Medvedev, *Bronzage nucléaire. Pour éviter un nouveau Tchernobyl*, Paris, Albin Michel, 1995, p. 223.

impossible, quand bien même la réalité de la menace reste difficilement saisissable, si ce n'est au travers des mesures de protection radiologique mises en œuvre par les autorités et surtout de la dégradation générale de l'état de santé, notamment celle des enfants, et ce malgré les informations relativement rassurantes délivrées par la plupart des experts internationaux.

Les entretiens approfondis que nous avons menés dans le district contaminé de Kostiokovitchi, à quelques 250 kilomètres de la centrale de Tchernobyl, nous ont permis d'appréhender ce que produisent, tant au niveau des discours que des pratiques, les contradictions objectives auxquelles sont soumis les habitants. En dépit de la durabilité des conséquences radiologiques et du risque associé, on observe d'une manière générale une baisse de la vigilance et une régression des pratiques de radioprotection, depuis plusieurs années déjà. Essentiellement constituées de prescriptions négatives interdisant la poursuite d'activités inhérentes à l'organisation sociale et économique qui prévalait avant l'accident, les mesures destinées à protéger les populations n'autorisent pas l'exercice d'une autonomie au niveau individuel ou collectif, même minimale, mais les placent au contraire au devant d'injonctions paradoxales et de situations inextricables. Si les conditions économiques dans lesquelles vivent les habitants suffisent à elles seules pour rendre compte de l'impossibilité pratique dans laquelle ils sont tenus d'exercer leur liberté et leur faculté de choix (« mourir des radiations ou mourir de faim »), d'autres éléments relevant de différents registres peuvent être avancés pour expliciter les difficultés rencontrées par les gestionnaires de la catastrophe dans leur entreprise de modification des comportements et des pratiques. Sans les passer tous en revue, on peut remarquer que l'adaptation apparemment impossible aux contraintes associées à la vie dans ces territoires du futur n'est pas sans lien avec la perte de confiance massive de la population envers les autorités administratives, politiques et scientifiques. Cette crise de confiance généralisée qui conduit à mettre en doute l'efficacité, l'opportunité ou le bien-fondé des mesures préconisées ou mises en œuvre ne permet pas l'élaboration de représentations communes pour appréhender la situation, alors même que les contradictions s'exacerbent entre les mises en garde de certains scientifiques et la volonté politique de réhabilitation des territoires contaminés, ainsi définie par un directeur de kolkhoze : *« La réhabilitation consiste juste à autoriser ce qui était auparavant interdit suite à l'accident ; on a juste déplacé les barrières, les terres qui n'étaient pas cultivables le sont aujourd'hui, c'est comme les villages, certains ont été évacués et aujourd'hui on essaye de les repeupler, de reconstruire, de faire revenir les habitants. Petit à petit, toutes les zones autrefois interdites sont de nouveau autorisées. C'est juste ça la réhabilitation »*. Pour minimaliste qu'elle soit, cette politique nécessite la mise en œuvre de moyens répressifs visant à faire taire les chercheurs dont les résultats ne s'accordent pas avec ses objectifs, essentiellement déterminés par des préoccupations d'ordre économique. Pour autant, cette perspective qui veut faire croire à une résolution quasi-définitive des problèmes et à une prédominance de la temporalité politique sur les durées propres à la décroissance de l'activité des différents radioéléments, rejoint le désir d'une large partie de la population de retrouver des conditions de vie moins contraignantes et de renouer avec des habitudes pourtant préjudiciables du point de vue de la protection radiologique. Malgré la permanence de la menace, la politique de réhabilitation vise la consolidation d'une représentation collective où les phénomènes de dénégation prennent le pas sur la prise en compte de la pérennité des caractéristiques post-accidentelles. Par l'effacement des traces les plus visibles de la catastrophe (friches, villages abandonnés…) est ainsi entretenue l'illusion d'une normalité retrouvée. Toutefois, c'est vraisemblablement dans le registre du symbolique qu'il faut chercher les raisons essentielles des résistances observées à l'avènement de l'*homo-tchernobylus*, l'homme nouveau que requiert cette situation inédite. Malgré l'optimisme consubstantiel à la position « rationaliste-matérialiste » définie précédemment, il est probable que le projet d'adaptation de l'homme au monde *dénaturé* produit par la catastrophe soit voué à l'échec : comment vivre en effet en étant contraint de se soumettre à la

seule rationalité techno-scientifique propre à la gestion des risques ? C'est cette question, dans sa dimension ontologique, qui ne semble pas trouver de réponse, alors même que nous y sommes tous désormais plus ou moins confrontés et que notre capacité à symboliser ce qui advient s'amenuise, mettant en péril notre définition de l'humanité de l'homme. L'anthropologie, en ce qu'elle participe de cette définition, ne saurait rester spectatrice face au défi que représente la privation du recours à la symbolisation et au risque de déshumanisation du monde dont la catastrophe nucléaire est porteuse.

On peut également se demander ce qu'il en est de la politique et de la démocratie dans ce monde contaminé, ce monde négatif produit par la technoscience. Si cette question se pose avec acuité en Biélorussie – après la catastrophe, ce serait pourtant une erreur de croire que les régimes démocratiques puissent se penser à l'abri des conséquences politiques de la domination techno-scientifique. Aussi cette interrogation n'est-elle pas strictement réductible à la « transition autoritaire » qu'a connue le pays mais renvoie beaucoup plus largement au phénomène de dépolitisation croissante des enjeux biopolitiques (Brossat, 2000) et au développement d'une gestion de plus en plus technocratique des risques technologiques et environnementaux. L'effacement de la dimension métaphysique et politique des questions soulevées par la catastrophe interdit par là même leur traitement politique et conduit les habitants des zones contaminées à déplacer le lieu de l'affrontement à la réalité dans le registre de l'imaginaire et du symbolique. L'impossibilité d'affronter la situation à risque sur le terrain politique, liée à l'absence d'alternative, de possibilité de choisir ou de faire valoir un avis concernant le bien commun, a eu pour corollaire la généralisation d'un traitement « psychiatrique » des conséquences sociales et sanitaires de l'accident visant à annihiler toute prétention à une appropriation collective des problèmes. Les quelques tentatives de politisation de Tchernobyl ont par ailleurs fait l'objet de mesures répressives sévères, comme le note Alexandra Goujon : « En avril 1996, la commémoration de la catastrophe de Tchernobyl organisée par l'opposition témoignait déjà du fait que la rue devenait le lieu de prédilection de la contestation et qu'en conséquence, elle allait constituer un espace contrôlé et sujet à la répression. La commémoration se termina par de nombreuses arrestations qui allaient devenir le symbole des pratiques autoritaires du régime »[12]. Nous avons déjà évoqué également les risques encourus par ceux qui assument la dimension politique de la recherche scientifique, c'est-à-dire leur responsabilité politique en tant que chercheur, en dépit des mesures prises à leur encontre. La responsabilité de tels agissements ne saurait être circonscrite au seul régime biélorusse mais incombe tout autant aux autorités scientifiques et politiques de la « communauté internationale » qui, pour l'essentiel, sont partie prenante de l'entreprise de banalisation de la catastrophe. Toutes proportions gardées, ceux qui, dans les démocraties occidentales, revendiquent leur statut de chercheur-citoyen vont eux aussi au devant de nombreuses difficultés. On comprend dès lors, au vu de la description sommaire de la situation faite ici, que les populations n'aient d'autres solutions que de refuser d'accepter la réalité de la menace ou de se résigner. Résignation et dénégation apparaissent alors comme les deux modalités dominantes de l'*adaptation* à la vie en territoire contaminé, même si la notion d'« habitude », polysémique et très fréquemment mise en avant dans les témoignages recueillis, peut dans certains cas être interprétée comme une forme de résistance, tant à l'hégémonie de la rationalité technicienne qu'aux formes prises par l'oppression dans le cadre – très centralisé – de la gestion post-accidentelle. Alors, face à l'avènement de la « post-politique » contre laquelle nous met en garde Alain Brossat, il ne semble exister d'autre alternative que la « politisation à outrance » des enjeux collectifs, afin que la catastrophe de Tchernobyl, et celles à venir, ne donnent pas lieu à de véritables tragédies et ne préparent pas l'avènement d'un monde peuplé de victimes, c'est-à-dire un monde sans politique. « A chaque nouvelle catastrophe, le taux

[12] A. Goujon, "La transition autoritaire : fondements idéologiques et pratiques politiques", *in* Goujon A., Lallemand J.-C., Symaniec V., dir. (2001), pp. 51-72.

de nocivité précédent apparaîtra comme l'Eden même ; et les gouvernants pourront chaque fois constater dans quel sens évolue l'anticyclone des réactions sociales : car chaque fois, le choix devra se faire entre encore plus de soumission, ou le refus de plus en plus déterminé d'un tel traitement, et de ceux qui l'appliquent »[13].

L'art face à la catastrophe

Svetlana Alexiévitch a toujours eu à cœur, dans la plupart de ses ouvrages, d'instituer la posture des témoins, comme dans celui consacré aux victimes de la guerre d'Afghanistan (1991). Il s'agit pour elle, comme elle s'en explique dans l'introduction de son livre sur le suicide après l'effondrement du système communiste, de solliciter la mémoire des vaincus pour défaire les mythes forgés par les vainqueurs : « les mythes ne craignent qu'une seule chose : les voix humaines, vivantes. Les témoignages. Même les plus modestes » (1995, p. 14). Avec *La supplication*, elle tente là encore d'inscrire la catastrophe de Tchernobyl dans la perspective de la fin de l'Histoire, à savoir celle du système soviétique. Aux questions « y a-t-il une expérience possible de Tchernobyl ? et est-elle dicible et transmissible ? », elle a tenté de répondre, et c'est là l'originalité de son œuvre, en se situant toujours au croisement des expériences individuelles, en s'efforçant de penser à la fois l'homme absolu (celui des philosophes et des anthropologues) et l'homme historique (particulier et propre à une époque et à une société données). Mais le fondement de son œuvre repose sur une investigation de la souffrance, à la manière dont le philosophe et éthicien allemand Hans Jonas (1990) envisage de sonder notre peur, c'est-à-dire dans sa dimension heuristique. Une heuristique de la souffrance, faire de la souffrance un moyen de connaissance, constitue une approche et un ressaisissement possibles de la catastrophe par la culture. C'est en effet par l'artialisation de la douleur que l'auteur nous entraîne au cœur de la contradiction pour comprendre le monde dans lequel nous vivons.

Svetlana Alexiévitch parlait ainsi de sa démarche lors de rencontres théâtrales organisées en janvier 2001 à Bruxelles : *« Après Auschwitz et les camps staliniens, il paraissait impossible d'aller plus loin dans la description de la souffrance. Un jour, je me suis réveillée avec la conscience d'appartenir à un vaste laboratoire. Nous étions projetés dans un monde nouveau, mais comme nous ne l'avons pas compris, nous continuons à vivre comme d'habitude. Pourtant, des choses ont changé : je m'apercevais qu'on ne brûlait plus les feuilles à Minsk, mais qu'on les enterrait ; un enfant demandait "les oiseaux reviendront-ils au printemps prochain ?" (...) Je décidais donc de me rendre dans la zone contaminée, un monde apparemment comme le nôtre, mais différent. Pour en parler, les scientifiques se sont révélés être des interlocuteurs bien moins intéressants que les simples paysans. Ces paysans, traditionnellement, ne contrôlaient pas le monde : ils en disposaient, et remerciaient Dieu de pouvoir y vivre. Les scientifiques ont eu l'ambition de le changer. Sous mes yeux, cette idée de l'homme maître de la nature s'effondrait. Le monde s'est levé contre l'intrusion humaine. On entendait de nouveau : il faut avoir peur de la forêt, de l'eau… (comme au Moyen Âge, mais avec la possibilité de symboliser en moins). Le Mal a un visage nouveau que nous ne sommes pas prêts à affronter (ruine des besoins, du subconscient, du langage). Il n'y a pas de mots pour décrire, pour parler le mal, la nouveauté. (...) Je voulais extraire un sens de cette souffrance. Or, dans notre culture, il n'y avait pas de tradition de la perception de l'Apocalypse. Seulement dans la société américaine (le modèle de l'Apocalypse). Mais la réalité s'est avérée infiniment plus fantastique. On associe l'Apocalypse à la destruction, des morts par millions… et ce n'est pas le cas. On considère que 600 000 personnes sont mortes de Tchernobyl aujourd'hui ».* Ainsi, les caractéristiques du monde nouveau et les bouleversements spatio-temporels engendrés par les conséquences de l'accident mettent, en partie au moins, la science en faillite de répondre aux

[13] *Tchernobyl. Anatomie d'un nuage*, 1987.

questions qui nous sont posées et d'en épuiser le sens. Mais la souffrance est intime, elle appartient à chacun, de l'intérieur, et l'enjeu de l'art face à la catastrophe pourrait être de faire de l'expérience de chacun un petit récit qui soit transmissible et recevable, par la narration ou l'écriture. Après publication de *La supplication* par exemple, une femme a demandé à l'auteur pourquoi elle avait effacé son nom et celui de son mari pour les remplacer par des initiales. Selon Alexiévitch, son travail s'est apparenté à faire la « psychanalyse d'un sujet sans sujet », c'est-à-dire d'un sujet collectif, ce qui constitue pour nous une manière d'envisager l'anthropologie, une anthropologie du trauma et de la souffrance, du refoulé et du symptôme. L'homme de Tchernobyl est détenteur de cette nouvelle connaissance liée à la première expérience massive de la catastrophe nucléaire, mais le plus souvent il ne sait pas qu'il le sait, et il ne sait pas la valeur de son savoir. Or, le travail d'anamnèse et d'heuristique engagé par l'écrivain-passeur de témoignage vise, à l'instar de la psychanalyse, à nous libérer de la mémoire du trauma. Et comme dans la posture du psychanalyste, avons-nous le sentiment que tout est déjà là, qu'il faut délier les liens, aller à l'essentiel, au caché. C'est par exemple la fonction du lamento, auquel a eu recours le metteur en scène belge de *La supplication*, Jean-François Noville : le chant pour dire ce qu'on n'arrive pas à dire.

Nous voudrions attirer l'attention sur un ensemble d'expériences réalisées cette année dans le domaine de la culture, et plus précisément du théâtre, autour de l'œuvre de Svetlana Alexiévitch, *La supplication*, et dans lesquelles nous voyons une tentative d'appropriation des questions abyssales que nous pose la catastrophe. Le théâtre, dès lors qu'il s'intéresse au témoignage des vaincus de l'histoire, peut-il participer d'une forme particulière de médiation et de transmission de la mémoire de l'impensable et de l'indicible ? Mais peut-on, doit-on jouer un tel texte ? Toute interprétation pourrait être falsificatrice : Svetlana Alexiévitch nous confiait que la femme qu'elle a interrogée et dont l'effroyable récit inaugure *La supplication*, lui racontait son histoire avec un détachement et une froideur difficilement imaginables, assise au coin d'une table de cuisine, sans manifester d'émotion particulière. Une expérience ainsi banalisée, peut-être parce qu'il est impossible d'en faire le deuil, si elle était adaptée à la scène d'une manière pathétique, trahirait-elle du même coup la posture du témoin – le travail d'oubli – au profit de l'événement et de l'empathie ? Ce problème a été soulevé, non sans provoquer de polémiques, par un récent film japonais portant sur la vie en zone contaminée : on peut y contempler le déroulement saisonnier de la vie ordinaire, c'est-à-dire banalisée, dans un village contaminé de Biélorussie. Effectivement, cette vie est pour l'essentiel, en apparence, redevenue « normale » ; mais au prix d'une souffrance physique et psychique liée au jeu de contraintes contradictoires qui ne peut être révélé par la simple observation/description du quotidien d'un monde resté tel quel mais seulement dans la parole du témoin. Si le texte est dramatique, le quotidien est quant à lui, ainsi que nous avons pu le constater, relativement banal. Mettre en scène la catastrophe n'est-ce pas, *dans une certaine mesure*, trahir la vérité (mais encore faudrait-il définir laquelle), et manquer du même coup les risques dénoncés par Hannah Arendt de banalisation du mal ? Car l'écrasement des vaincus, dans sa véracité, est aussi cette banalité. Mais les lois du théâtre ne sont pas pour autant celles du quotidien. Et à polir la parole de témoins qui, loin d'être uniquement banale, souligne aussi l'émergence d'une nouvelle philosophie qui rend compte de l'extinction d'une culture, ne risque-t-on pas de rendre la banalité acceptable et de manquer la tragédie ?

Dans *Quarante-neuf apartés pour un théâtre tragique*, Howard Barker écrit : « Si l'on rend à l'acteur le langage, il peut alors rompre le blocus imposé par la culture à l'imagination. Si l'acteur ânonne des banalités, il ne fait qu'amonceler de l'asservissement ». La problématique du passage du livre au théâtre, de l'adaptation scénique des témoignages de *La supplication*, pose aussi des questions au théâtre. Cet art du voir (étymologiquement *teatron*, le lieu d'où l'on voit) peut-il relever le défi de montrer l'invisible, ce qui ne se voit pas (la radioactivité ne se voit pas), compris aussi comme corollaire de ce qui ne peut pas ou ne doit pas être dit. Cécité, surdité, non-dit, mal

entendu, censure et autocensure ne suffisent pas pour autant à définir la tragédie. Mais dès lors que le mot tragédie est prononcé, les praticiens du théâtre courent le risque de se voir reprocher leur complaisance vis-à-vis des victimes autant que leur pessimisme. Ainsi des écrivains de la catastrophe, comme Svetlana Alexiévitch, accusée par les autorités de son pays de « broyer du noir » pour avoir produit une œuvre d'art qui remet en question la culture, c'est-à-dire aussi les fondements de la politique culturelle de son État. Sans doute faut-il encore rappeler à l'instar de Howard Barker que « l'un des buts du théâtre de la catastrophe [est] de vouloir culbuter les barrières de la tolérance normalement admises par le public, [suscitant] l'accusation de pessimisme. Mais la douleur et l'échec apparent ne sont pas des synonymes du pessimisme, un concept étriqué et cher à l'esprit totalitaire tout en étant pourtant banni par l'état totalitaire, chez qui la notion de « pensée pessimiste », comme représentant un danger potentiel pour la morale publique, a entraîné la dégradation de la littérature et de l'art ». Pour Barker encore, « c'est le spectacle de la souffrance humaine, celui de l'échec charismatique, qui constitue le pouvoir de fascination et la force de la tragédie ». L'adaptation scénique de *La supplication* repose donc la question de la définition de la tragédie et de son positionnement par rapport à la culture, notion dont la polysémie « permet aussi d'oublier ce qui fait problème, soit son usage pour désigner une politique »[14]. Le théâtre de la catastrophe s'oppose-t-il à la culture au sens où il creuse « sous la surface des croyances courantes et [éprouve] le terrain des principes premiers » ? Pour Bruno Boussagol, metteur en scène de *La Prière de Tchernobyl, chronique du futur* (titre original du livre), la catastrophe de Tchernobyl, comme toutes les grandes premières de l'histoire, engage le théâtre à se penser hors de la répétition. Il ne peut y avoir de tragédie dans la répétition. Et si la tragédie ne supporte pas le dogme, c'est justement parce qu'elle ne peut pas se penser dans la répétition. Le théâtre de Tchernobyl a à voir avec la tragédie de la catastrophe telle que l'a définie Barker : « Elle ose être belle. Dans le théâtre, qui de nos jours parle encore de beauté ? Ils pensent que c'est du domaine des costumes. La Beauté qui n'est possible que dans la tragédie, détruit l'idée mensongère d'une misère humaine qui est un des fondements du nouvel autoritarisme. (…) Puisque aucune forme d'art n'entraîne l'action, la forme d'art la plus appropriée à une culture au bord de l'extinction est celle qui stimule la douleur ». Tchernobyl pose enfin au théâtre qui assoit sa position d'opposition à la culture la question de savoir s'il peut être encore idéologique et engagé, où s'il s'assume comme politique parce que concerné. Le théâtre de Tchernobyl renoue avec l'idée de démocratie en ce qu'il s'autorise à montrer et à faire entendre l'hétérogénéité des points de vue, l'ambiguïté des discours des témoins ainsi que leurs contradictions. Il est aussi bien le lieu que le prétexte à questionnements sur le renouvellement des pratiques tant théâtrales que politiques.

Références bibliographiques

ALEXIEVITCH S. (1991), *Les cercueils de zinc*, Paris, Christian Bourgois.

- (1995), *Ensorcelés par la mort*, Paris, Plon.

- (1998) *La supplication. Tchernobyl, chroniques du monde après l'apocalypse*, J.-C. Lattès.

ANDERS G. (1995), *De la bombe et de notre aveuglement face à l'apocalypse*, Paris, Titanic.

ASSOCIATION CONTRE LE NUCLEAIRE ET SON MONDE (1993), *Sous l'épaisseur de la nuit. Documents et témoignages sur le désastre de Tchernobyl*, Paris.

BARKER H. (1993), *Quarante-neuf apartés pour un théâtre tragique*, l'Atalante.

[14] V. Dubois, *La politique culturelle. Genèse d'une catégorie d'intervention publique*, Paris, Belin, 1999, pp. 7-18.

BELBEOCH B. et R. (1993), *Tchernobyl, une catastrophe. Quelques éléments pour un bilan*, Paris, Allia.

BROSSAT A. (1996), *L'épreuve du désastre. Le XX^e siècle et les camps*, Paris, Albin Michel.

- (2000), *L'animal démocratique. Notes sur la post-politique*, Tours, Farrago.

COUMARIANOS P. (2000), *Tchernobyl après l'apocalypse*, Hachette Littératures.

DUPONT Y. (1998), "Le productivisme comme fondement et moteur du processus catastrophique", *Mana, Revue de sociologie et d'anthropologie*, n°4, "Technosciences, risque et vulnérabilité", Caen, premier semestre, pp. 233-256.

FINKIELKRAUT A. (2000), *Penser le XX^e siècle*, Paris, Éditions de l'école polytechnique.

GIRARD P., HERIARD DUBREUIL G. (1996), "Confiance sociale et gestion post-accidentelle : les leçons de l'accident de Tchernobyl", *Annales des Mines*, *Responsabilité et Environnement*, n°3, juillet, pp. 13-30 (avec LOCHARD J., SCHNEIDER T.).

GOUJON A., LALLEMAND J.-C., SYMANIEC V. (dir.) (2001), *Chroniques sur la Biélorussie contemporaine*, Paris, L'Harmattan.

GRANDAZZI G., LEMARCHAND F. (2000), "Vivre en zone contaminée ou les paradoxes de la gestion du risque", *Innovations et sociétés*, n°1, Publications de l'Université de Rouen, pp. 41-64 (avec BOCENO L., DUPONT Y.).

JONAS H. (1990), *Le principe responsabilité. Une éthique pour la civilisation technologique*, Paris, Les Éditions du Cerf.

LENOIR Y. (1996), "Tchernobyl, l'optimisation d'une tragédie", *Écologie et Politique*, n°18/19, hiver, pp. 11-45.

LYOTARD J.-F. (1979), *La condition post-moderne*, Paris, Minuit.

MILLS C. W. (1967), *L'imagination sociologique*, Paris, François Maspero.

MOORE B. (1983), *Les origines sociales de la dictature et de la démocratie*, Paris, La Découverte.

RICŒUR P. (2000), *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, Paris, Seuil.

Tchernobyl. Anatomie d'un nuage. Inventaire provisoire des dégâts physiques et moraux consécutifs à la catastrophe du 26 avril 1986 (anonyme) (1987), Paris, Éditions Gérard Lebovici.

TRIBUNAL PERMANENT DES PEUPLES (1996), *Tchernobyl. Conséquences sur l'environnement, la santé et les droits de la personne*, Vienne, Autriche, 12-15 avril 1996, Paris, Ecodif.

YAROCHINSKAYA A. (1993), *Tchernobyl, vérité interdite*, La Tour d'Aigues, Artel / Éditions de l'Aube.